

MARTEL, Gilles, *Le messianisme de Louis Riel*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, coll. « Éditions SR », no 4, 1984. xviii-481 p. 11,95 \$.

Pierre Trépanier

Volume 39, Number 1, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304337ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304337ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Trépanier, P. (1985). Review of [MARTEL, Gilles, *Le messianisme de Louis Riel*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, coll. « Éditions SR », no 4, 1984. xviii-481 p. 11,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39(1), 107–109. <https://doi.org/10.7202/304337ar>

MARTEL, Gilles, *Le messianisme de Louis Riel*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, coll. «Éditions SR», no 4, 1984. xviii-481 p. 11,95\$

Cette enquête de sociologie historique nous apporte peu de nouveau sur le groupe métis, mais beaucoup sur l'énigme Riel, grâce à une analyse psychosociale patiente, minutieuse, toute en finesse et sans nul dogmatisme. Avec sympathie mais sans complaisance, l'auteur dévoile une personnalité complexe, dont l'itinéraire douloureux et tourmenté livre sa logique interne sous l'éclairage que projette cette belle étude. Il lui a fallu à cette fin scruter à la loupe des pages et des pages sorties d'une plume parfois sage, parfois manifestement délirante. Une intéressante théorie du messianisme est venue féconder ce labeur méritoire. Pour Maria Isaura Pereira de Queiroz, un mouvement messianique est «la solution d'une crise subite et profonde qui se déclenche dans une société traditionnelle, dont la religion favorise la formation de croyances au retour d'un héros ou d'une divinité» (p. 2). Gilles Martel considère que, chez un individu, une série de frustrations peut être à l'origine de cette crise, qui, à son tour, invite à une rationalisation idéologique relevant de la croyance. Au contact de la réalité, cette rationalisation peut être ébranlée ou au contraire se consolider, selon le degré de ferveur qui l'anime. Ici intervient le groupe, décisivement: «l'intensité de la foi dans une rationalisation idéologique est fonction directe de l'investissement psycho-social d'un individu dans la vie d'un groupe identifié comme porteur de cette rationalisation idéologique» (p. 6). Armé de cette théorie, l'auteur démonte les mécanismes de la pensée messianique, millénariste et prophétique de Riel.

D'une certaine façon, Riel avait tout à fait le moral de l'emploi. Profondément religieux, écorché par la vie, orgueilleux, mégalo-mane, doué d'un magnétisme puissant, charmeur, flagorneur au besoin, d'une intégrité qui n'était pas toujours sans faille, passé maître dans l'art de la dissimulation, avide de pouvoir et d'honneurs, il s'abusait lui-même comme il abusait les autres, et souvent en toute sincérité. Mais d'une autre façon, Riel était un candidat bien improbable à la dignité de prophète et de Messie métis. Métis, Riel l'était à peine par le sang et presque pas du tout par la culture. On peut dire, sans cultiver indûment le paradoxe, qu'il l'est devenu peu à peu, par un lent processus d'identification. Que serait le prêtre-roi sans un peuple qui le suive et, de la sorte, le confirme à ses propres yeux dans sa mission? Les métis francophones, ignares, crédules et mécontents, lui ont donné la reconnaissance dont l'ardent désir le dévorait. Non pas unanimement cependant, puisque quelques-uns n'ont pas été dupes et ont percé son insanité. Mais Riel avait du mal à définir le peuple qu'il voulait guider, un peuple à l'image de sa conscience intime, c'est-à-dire incapable de concevoir et de construire son unité:

la ségrégation spatiale marquait la distance entre métis franco-catholiques et métis anglo-protestants. En fait, pour Riel, le mot *métis* est synonyme de Canadien français et lui-même, en son tréfonds, se sent et se reconnaît tel. D'où les hésitations et les oscillations dans la rationalisation qu'il développe et retouche au cours des années. Le livre refermé, c'est moins l'image d'un prophète métis que retient le lecteur, que celle d'un réformateur religieux aux visées universelles. D'ailleurs, Riel a toute la peine du monde à harmoniser et à soutenir simultanément son projet religieux et son projet politique. Sa pensée, si abondante sur le terrain religieux, si précise aussi, devient hésitante, vague et inconstante quand elle s'applique à déterminer les traits distinctifs du peuple métis et à lui garantir un avenir original.

L'auteur relève un événement que le lecteur ne manquera pas de juger déterminant dans la vie de Riel: son renvoi du séminaire, en fait une dérobade face à la vocation sacerdotale à laquelle il se croyait appelé. Cette infidélité, cette trahison, il la portera en lui; ce sera le tourment de sa vie. L'auteur en a-t-il fait assez de cas? Chose certaine, il ne réussit pas à en fournir une explication satisfaisante. On fait ici l'hypothèse qu'elle est à chercher du côté de la sensualité, et non pas seulement de la sentimentalité. L'auteur a peut-être tort de ne voir que cette dernière dans la passion que Riel conçut à cette époque pour Marie-Julie Guernon. Si les preuves font défaut, les indices ne manquent pas, mais l'auteur choisit de les ignorer, sans doute parce que le directeur du collège prit soin de préciser que Riel «n'a pas été renvoyé pour cause d'immoralité» (p. 101). En 1882, au Montana, Riel se marie avec Marguerite Monet sur les conseils, dit-il, de son confesseur. Leur fils naît deux mois après. Riel a trahi (encore!) sa fiancée, Évelina Barnabé, qui, de Keeseville (New York) où elle se morfond, lui écrit: «Seriez-vous capable d'une telle infamie?» (p. 191). En 1885, Riel fait une confession publique (dont il veut rétablir l'usage) et ne trouve à s'accuser que du péché de gourmandise (p. 275). Une autre fois, il reproche aux métis leurs désirs charnels (p. 278). Quand un jour lui vient l'idée de restaurer une coutume biblique, c'est sur la polygamie qu'il jette son dévolu (p. 178). Le purgatoire l'obsède et, dans son credo revu et corrigé, il s'empressera d'éliminer l'éternité de l'enfer (p. 274). La religion de Riel est némésiaque; la hantise de la justice divine ne le quitte pas.

Les doctrines de Riel révèlent de fortes influences protestantes. On peut regretter que l'auteur n'ait rien à nous apprendre sur les lectures de Riel et ses relations à cet égard. En outre, on aurait aimé que son messianisme soit confronté à des cas analogues en Amérique du Nord: par exemple, celui de l'indien Wovoka, millénariste (c.1858-1932), dans le Sud-Ouest des États-Unis, ou celui d'Henry Alline (1748-1784), en Nouvelle-Écosse, moins extrême et de tendance providentialiste. On aurait souhaité aussi que le messianisme soit replacé dans la catégorie plus large de la pensée utopique, si fréquente aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, le siècle rationaliste et le siècle scientifique par excellence: vésanie, a dit Maxime Leroy dans son *Histoire des idées sociales en France*. Notre siècle n'y a pas échappé. Avec en tête le comtisme, l'hitlérisme et le communisme, sans compter le pullulement des sectes religieuses, on jugera peut-être trop restrictive l'interprétation de Pereira de Queiroz qui voit dans les sociétés traditionnelles le seul lieu propice à l'émergence des messianismes.

Le livre important de Gilles Martel (qui aurait mérité un index détaillé) détruit le mythe de Riel, même si telle n'était pas l'intention de l'auteur. Le chef métis était un malade mental, mais il savait pertinemment qu'il se plaçait, en 1885, en état de rébellion contre l'autorité établie. S'il est vrai qu'il a conduit les métis au désastre, on ne devrait pas cependant exagérer sa responsabilité. Il y avait beaucoup d'aveuglement chez les autres chefs métis francophones. Au vu du dossier - même si l'auteur ne se prononce pas, - le lecteur conclut que l'insurrection de 1885 était injustifiée, inintelligente, téméraire et vouée à l'échec. Le malheur de Riel est d'avoir atteint le sommet de son existence trop tôt, dès 1869-70; il était condamné à n'être plus par la suite que la pathétique caricature de lui-même. C'est comme homme qu'il nous intéresse, qu'il nous touche et nous interpelle; il est un peu la moitié obscure de chacun d'entre nous. Dans la *Dimension historique de l'homme*, Georgette Vabre Pradal note: «L'effort de la conscience, pour se libérer, d'abord, pour, ensuite, se sauver d'elle-même et de ses propres pièges, voilà toute la vie de Quinet» (p. 207). - Voilà aussi toute la vie de Louis *David* Riel.

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

PIERRE TRÉPANIÉ